

SÉANCE DU 31 OCTOBRE 1892.

PRÉSIDENTE DE M. HEGER.

La séance est ouverte à 8 ¹/₄ heures.

Ouvrages présentés. — *Quelle est la race la plus ancienne de la Russie centrale*, par M. A. Bogdanow, membre honoraire.

Rapport sur le projet d'organisation des congrès périodiques d'une Association russe pour l'avancement des sciences, par le même.

L'anthropologie du Bengale ou Étude des documents anthropologiques recueillis par M. Risley, par M. Topinard, membre honoraire.

A Pre-Aino Race in Japan, par Edward S. Morse.

Compte rendu du Congrès international d'archéologie préhistorique et d'anthropologie, onzième session, tenu à Moscou du 1/13 au 8/20 août 1892. 1^{re} partie.

Compte rendu du Congrès international de zoologie, deuxième session, tenu à Moscou du 10/22 au 18/30 août 1892. 1^{re} partie.

Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique, 1892, n^{os} 7 et 8.

Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1892, n^o 8.

Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris, 15 octobre 1892.

L'Anomalo, mai 1892.

O mundo legal e judiciario, n^{os} 143 (suppl.) et 144.

Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien, XXII. Bd., III. und IV. Hft.

A Journal of American ethnology and archeology, t. II.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Correspondance. — MM. le comte Goblet d'Alviella, Delevoy et Stocquart s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

COMMUNICATION DE M. V. JACQUES.
LES JUMELLES XIPHOPAGES DU MUSÉE DU NORD.

On exhibe en ce moment au Musée Castan un cas intéressant de monstre double xiphopage. Il s'agit de deux fillettes âgées, à ce que dit leur barnum, de 3 ans et demi. Elles seraient nées au mois de mars 1889, à Noapara, province d'Orissa, dans les Indes anglaises. On raconte naturellement les aventures horribles qui auraient assailli leurs parents après leur naissance. Malheureusement, sur l'accouchement même, il n'est pas possible d'obtenir le moindre renseignement. Les parents auraient eu cinq autres enfants bien conformés. Ces fillettes devraient les noms qu'elles portent, Radica et Doodica, à ceux des déesses hindoues de l'union fraternelle.

Radica et Doodica, a part leur trait d'union, semblent bien conformées, la partie droite de chaque enfant paraissant avoir la même valeur que la partie gauche. Radica est un peu plus grande et un peu plus forte que Doodica. La taille de la première est de 87 centimètres, tandis que celle de la seconde n'atteint que 84 centimètres. Ces mesures ne s'éloignent pas de la moyenne de la taille des enfants de cet âge. Leur poids est de 24 kilogrammes. De même que le chiffre de la taille, ce poids indique un développement moyen. Dans la province d'Orissa, comme dans le nord-est de la presqu'île indoue, la taille moyenne de l'adulte est de 1^m,64.

Il eût été peu intéressant de relever sur ces enfants tous les caractères ethniques; contentons-nous donc de rappeler que la peau est franchement brune sur toute la surface du corps, un peu plus pâle à la paume des mains et à la plante des pieds, que les yeux sont très foncés, presque noirs, et que les cheveux sont noirs, assez gros, un peu ondés, — ce dont on peut mal juger d'ailleurs à cause de la frisure artificielle. L'indice céphalique de Radica est de 72, celui de Doodica, de 75; la circonférence horizontale de la première est de 480 millimètres, celle de la seconde, de 474 millimètres; l'indice nasal de la première est 99, celui de la seconde, 90. Ces derniers chiffres ne sont peut-être pas d'une exactitude rigoureuse, mais ils sont suffisamment approximatifs pour démentir cette assertion de la ressemblance physique absolue des deux enfants: non seulement la taille diffère notablement, comme nous l'avons dit, mais encore Radica a les traits du visage moins fins et

est moins jolie que Doodica. Leurs physionomies sont d'ailleurs éveillées et annoncent un degré d'intelligence que ne démentent pas leurs faits et gestes : ainsi, depuis deux mois que ces enfants ont débarqué à Marseille, elles ont appris suffisamment le français pour se faire comprendre; elles le parlent aussi bien que pourraient le faire nos enfants à l'âge de 2 ans. Il paraît qu'à leur arrivée elles étaient très farouches et parlaient à peine.

Le point important est la description anatomique de leur cas.

Le pédicule par lequel Doodica et Radica sont unies, s'étend de l'ombilic au sternum. La hauteur totale est de 11 centimètres, la largeur maxima est de $7\frac{1}{2}$ centimètres.

Une section transversale offrirait la figure suivante : une base légèrement concave de 4 centimètres, deux lignes formant avec cette base des angles mousses, montant en divergeant pour atteindre l'écartement maximum 6 centimètres plus haut, et se réunir ensuite par une courbe parabolique.

Il est difficile d'évaluer exactement la longueur du pédicule de sternum à sternum, à cause de la laxité relative des tissus qui le composent : nous pouvons toutefois donner le chiffre de 5 à 6 centimètres comme représentant la moyenne de l'extension.

La consistance du pédicule varie d'un point à un autre. Supérieurement, on sent nettement, sous la peau et le tissu cellulaire sous-cutané : 1° sur la ligne médiane, deux noyaux osseux bien distincts, peu mobiles l'un sur l'autre, dont l'un est uni d'une manière assez lâche au sternum de Radica, et l'autre, d'une manière plus intime, au sternum de Doodica; ces noyaux, qui représentent la partie osseuse des appendices xiphoïdes, ont environ 1 centimètre de largeur sur 1 centimètre à $1\frac{1}{2}$ centimètre de longueur, celui de Doodica étant un peu plus développé que celui de sa sœur; 2° sur les côtés, comme si leurs extrémités étaient rejetées latéralement, ces noyaux osseux sont prolongés, en bas et en dehors, par deux noyaux cartilagineux qui viennent de part et d'autre faire une légère saillie sous la peau; ces portions cartilagineuses sont peu mobiles sur les noyaux osseux; leurs extrémités libres, relevées vers le haut, se trouvent à $2\frac{1}{2}$ à 3 centimètres au-dessous de leurs bases.

Latéralement, intimement unies aux plans aponévrotiques des lignes blanches sus-ombilicales des deux enfants et aux appendices xiphoïdes, on sent deux lamcs de consistance fibreuse qui s'étendent vers le bas jusqu'à la base du pédicule.

Inférieurement, au fond d'une fossette limitée à droite et à

gauche (des enfants) par un repli cutané qui s'accroît quand le ligament est distendu, se trouve l'ombilic commun. Cette partie du ligament se laisse déprimer sous le doigt : elle n'est donc pas doublée par une aponévrose aussi résistante que les parties latérales.

Sur toute la surface du pédicule, la peau est fine, mobile sur les plans sous-jacents, et laisse transparaître quelques veines, qui passent de l'une enfant à l'autre.

La percussion du pédicule donne un son tympanique : il est probable que les deux cavités péritonéales communiquent librement à ce niveau et que les anses intestinales, recouvertes par l'épiploon, peuvent en quelque sorte se hernier d'une enfant dans l'autre.

Nous avons cherché à délimiter la place des viscères. Malheureusement, l'indocilité des enfants ne nous a pas permis d'obtenir à cet égard des résultats satisfaisants. Nous pensons qu'il y a inversion splanchnique totale chez l'une des fillettes. Le cœur de Radica nous paraît être à droite et son foie, à gauche. Mais, nous le répétons, l'indocilité des enfants ne nous permet pas d'être plus affirmatif sur ce point capital.

Reprenant une ancienne légende qui avait déjà cours au temps de la jeunesse des Frères Siamois, le barnum annonce que Radica et Doodica ont souvent les mêmes pensées, comme si elles n'avaient qu'un seul cerveau, que les fonctions de nutrition chez l'une suffiraient à entretenir la vie chez l'autre, — l'expérience en aurait été faite, — enfin que les mêmes besoins se manifestent au même moment chez l'une et chez l'autre. Ces affirmations nous paraissent fort sujettes à caution. Aussi avons-nous cherché à nous rendre compte de leur exactitude.

Hâtons-nous de le dire, rien n'est venu les confirmer. Radica et Doodica constituent deux personnalités absolument distinctes et indépendantes au point de vue physiologique : elles n'ont de commun que leur lien, et les seuls phénomènes communs qu'elles présentent sont ceux qui sont la conséquence directe de leur union : la station, la marche, la position assise et la position couchée.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que ces deux enfants, soumises depuis leur naissance aux mêmes conditions de milieu, réagissent contre les causes extérieures d'une façon identique, aient acquis les mêmes habitudes, éprouvent au même instant les mêmes besoins. Toutefois cette concordance n'est pas absolue : elles mangent et dorment sans doute aux mêmes heures, car la sensation de

l'appétit ou le besoin de dormir se manifestent chez elles sous l'influence des mêmes excitations extérieures; mais il se peut que l'une ait plus faim que l'autre, et il est certain que l'une succombe au sommeil avant l'autre, un moment avant, soit, mais un moment d'une durée appréciable. La miction et la défécation se font *à peu près* au même moment; mais l'une en éprouve d'abord le besoin, puis l'autre accomplit l'acte de son côté par imitation, par habitude. N'en est-il pas de même pour des enfants quelconques vivant en commun; dans une crèche ou dans une école gardienne, par exemple?

Le caractère des deux enfants diffère notablement : tandis que Doodica est plus gaie, plus docile, Radica est plus difficile, plus chagrine, plus emportée, et elle s'est montrée très indocile pendant l'examen auquel nous nous sommes livré. Quand on offre un jouet ou un bonbon aux enfants, on est certain que Radica s'en emparera d'abord. Comme elle est un peu plus forte que Doodica, celle-ci cède presque toujours.

L'indocilité de Radica a eu cela de bon qu'elle nous a permis de constater à certains moments le manque de synchronisme dans les pulsations cardiaques. Quand elle pleurait, son pouls battait un peu plus fréquemment que celui de sa sœur. Mais quand elles sont l'une et l'autre au repos, les pouls des deux enfants battent également 76 fois par minute et les mouvements respiratoires se font à l'unisson.

Dans la station debout, les deux fillettes ont généralement la poitrine appuyée l'une sur l'autre et les jambes écartées de manière à augmenter la base d'équilibre. Il en résulte une cambrure de la région dorso-lombaire, plus prononcée chez Doodica que chez Radica. En général, elles ne se tiennent pas exactement vis-à-vis l'une de l'autre, mais elles affectent une attitude un peu oblique, l'épaule droite de Radica étant plus rapprochée de l'épaule gauche de Doodica, de sorte qu'elles sont tournées de trois quarts vers le spectateur, Doodica à la gauche de celui-ci, Radica à sa droite. Nous avons pu nous assurer que l'attitude inverse est aussi facile pour les enfants, mais que, par habitude, elles reviennent toujours à la position que nous avons décrite. Quand elles dorment, elles se placent indifféremment dans les deux positions, et d'après ce que nous dit Mathilde, la personne qui les soigne, elles passent, dans leur sommeil, l'une au-dessus de l'autre sans s'éveiller.

Elles sont également adroites des deux mains, mais il est probable que les mains qui sont tournées vers le spectateur dans leur

position favorite, finiront par être leurs véritables mains droites. La main gauche de Radica, pour prendre un objet, passe plus facilement au-dessus de l'épaule de Doodica, qui est plus petite, que la main droite de cette dernière au-dessus de l'épaule gauche de Radica. Pour ramasser un objet sur le sol, l'une ou l'autre fait faire un mouvement de torsion au ligament commun et se penche en pliant le corps, tandis que sa sœur, entraînée par le mouvement, s'incline tant soit peu.

La marche se fait indifféremment dans les deux sens, à droite et à gauche. Les membres qui se trouvent dans la direction à suivre, se lèvent en même temps pour faire le pas, puis la propulsion est donnée, en même temps aussi, par les membres restés en arrière. Toutefois la marche n'est pas tout à fait latérale, mais oblique, dans la position indiquée pour la station. Radica, qui est plus forte, l'emporte souvent dans la direction à donner au groupe; il s'ensuit qu'elle se trouve, par rapport à cette direction, un peu en avance sur sa sœur et qu'elle marche un peu plus de côté que celle-ci.

Les enfants s'asseyent dans un petit fauteuil à leur usage, placées de trois quarts, Radica à gauche, Doodica à droite. Dans cette position surtout, le ligament tirailé fait paraître la poitrine légèrement déformée par rétrécissement transversal et allongement du diamètre antéro-postérieur. Il ne paraît pas d'ailleurs en résulter de gêne pour les enfants, car elles restent volontiers assises de cette façon. Elles s'asseyent aussi par terre pour jouer. Dans ce cas, la jambe droite de l'une et la jambe gauche de l'autre, s'étendent parallèlement, directement en dehors. Les jambes du côté opposé sont alors généralement repliées non pas sous elles, mais en dehors, et enlacées. Il est à remarquer cependant que la mobilité des articulations coxo-fémorales est telle, que l'extension complète peut se faire de part et d'autre en dehors, de manière à placer les membres postérieurs tout à fait parallèlement les uns aux autres. Comme elles gardent souvent cette position, il en résultera probablement, vu le jeune âge des enfants, une déformation des bassins.

Nous n'avons pas grand'chose à dire de notre cas au point de vue pathologique. Ces enfants n'ont eu jusqu'ici que la rougeole. La coïncidence s'explique suffisamment : exposées en même temps au contagion, elles en ont subi en même temps les conséquences. Il n'y a non plus qu'une simple coïncidence dans le fait que toutes deux ont, à la même époque, eu des vers intestinaux : comme elles

prennent la même nourriture, elles ont absorbé en même temps des œufs de lombrics.

Un mot du passé et de l'avenir de ces enfants. On sait aujourd'hui que les monstres doubles se développent aux dépens d'un seul œuf, dans lequel apparaît, par suite de la pénétration simultanée de deux spermatozoïdes, une double ligne primitive. Les deux embryons se développent séparément et, dans ce cas, il naît deux jumeaux normalement constitués, qui sont alors toujours du même sexe, ou bien les deux embryons, gardant quelque trait d'union au-dessous ou au-dessus de l'ombilic, donnent naissance à un monstre double, dont les composants sont tous deux mâles ou femelles.

On nous a demandé de divers côtés ce que nous pensons des difficultés qu'a pu présenter la naissance de nos jumelles. Bien que nous ne possédions à cet égard, comme nous l'avons dit, aucun renseignement, nous pensons que l'accouchement n'a pas dû nécessairement être laborieux. Il s'agit tout d'abord de jumelles, et d'ordinaire les enfants jumeaux sont plus petits que les autres au moment de leur naissance. Il arrive même qu'ils naissent un peu avant terme, circonstance qui facilite encore l'accouchement. Enfin, nous pouvons supposer qu'en cas de présentation de la tête, par exemple, ce qui est la position la plus fréquente, le premier enfant qui s'est présenté était en mento-cotyloïdienne ou en mento-iliaque gauche ou droite; le second, ayant la tête placée sous le menton du premier, enfoncée dans sa poitrine et fortement fléchi, était en occipito-cotyloïdienne ou en occipito-iliaque. Le dégagement spontané se serait fait, dans ce cas, assez facilement, à cause du volume moindre des deux têtes.

Quant à la possibilité de séparer Radica et Doodica par une opération chirurgicale, elle nous paraît absolument certaine. Grâce aux procédés antiseptiques employés aujourd'hui, on pourrait en quelque sorte garantir le succès d'une semblable opération. Bien plus, l'existence, sous la peau et le tissu cellulaire sous-cutané, d'un tissu de consistance fibreuse, assurerait la solidité de la cicatrice; on n'aurait pas à craindre dans l'avenir l'éventration, qui est trop souvent la conséquence des laparotomies.

Mais, actuellement, qui aurait intérêt à séparer ces enfants? Les parents? Ils sont perdus quelque part au fond de l'Inde. Les enfants sont encore trop jeunes pour manifester une volonté à cet égard, et plus tard une opération aura-t-elle autant de chances de succès qu'aujourd'hui? Qui donc alors? Celui qui les promènera de ville en ville n'attirera certes pas autant la foule en montrant les jumelles

après leur séparation. Doit-on invoquer l'intérêt des enfants et en appeler à la protection que la société doit à chacun de ses membres? Mais quelle est l'autorité qui interviendra? Et qui peut dire qu'il y aura avantage pour ces enfants à être séparées? Telles qu'elles sont, elles sont assurées des soins intéressés de leur entourage, et plus tard, en admettant qu'elles vivent jusqu'à un âge où elles comprendront qu'elles peuvent disposer elles-mêmes de leurs personnes, elles pourront, en s'exhibant, s'assurer de quoi vivre. Séparées, à quelle misère ne seront-elles pas vraisemblablement vouées!

Mais il y a les cas de maladie, et, chose plus horrible, le cas de mort de l'une d'elles. Rappelons ce qui s'est passé à propos des Frères Siamois, qui présentaient absolument la même monstruosité. Chang et Eng sont morts, en janvier 1874, à l'âge de 63 ans. Quand l'un d'eux était malade, l'autre ressentait un malaise général, mais n'était pas à proprement parler malade. La mort de l'un d'eux étant prochaine, tout avait été préparé pour opérer la séparation à laquelle ils s'étaient toujours refusés; mais, quelques instants avant le moment fatal, celui qui jusqu'alors était resté dans un état relatif de bonne santé, éprouva une sorte de dépression générale de ses forces et une altération telle du pouls et de la respiration, qu'il fut visible pour les chirurgiens qui épiaient le moment d'intervenir que toute opération serait inutile. En effet, les deux frères moururent à quelques minutes seulement d'intervalle, sans que l'on pût — nous parlons comme les praticiens qui les assistaient — diagnostiquer la cause précise de la mort du second.

Cette éventualité est-elle réservée à nos jumelles? Nous le croyons, car nous pouvons supposer que, quand l'organisme de l'une sera près de cesser de vivre, l'organisme de l'autre sera en quelque sorte empoisonné par les produits de décomposition, les leucomaines et les ptomaines qui se seront formées dans la première. Quelque étroites que soient les voies de communication entre les deux jumelles, elles suffisent pour admettre cette cause de mort.

Puisque nous parlons des Frères Siamois, disons, pour finir, quelques mots des cas semblables qui ont été observés jusqu'ici. Et d'abord, un mot encore de ces célèbres xiphopages.

Dans leur première enfance, les Frères Siamois se touchaient mutuellement au-dessus et au-dessous du ligament, par leurs thorax et leurs abdomens. En 1835, à l'époque où Is. Geoffroy-Saint-Hilaire eut l'occasion de les voir à Paris, — ils étaient donc âgés de 24 ans, — le ligament avait, par suite des efforts faits pour

arriver à des relations mutuelles plus commodes, une longueur de 5 pouces, sur une largeur de 3 pouces, ou environ 14 centimètres sur 8. Il est donc probable que, chez les jumelles Doodica et Radica, le ligament aura de même une tendance à augmenter en longueur aux dépens de la largeur. La position habituelle des Frères Siamois, l'un par rapport à l'autre, était de côté et à angle droit ; il en est résulté que toute autre position était devenue pour eux une attitude forcée, et que les membres supérieurs et inférieurs placés en arrière s'étaient beaucoup moins développés et étaient restés faibles et grêles. Les actes de préhension étaient accomplis uniquement par les bras antérieurs, et pareillement, dans la marche, dans la course, dans le saut même, les jambes postérieures ne faisaient que seconder et, pour ainsi dire, suivre les jambes antérieures. « Les deux moitiés du corps et même de la tête, les yeux exceptés, pour lesquels a précisément lieu l'inverse, offrent des différences moins marquées, mais analogues, écrit Is. Geoffroy-Saint-Hilaire ; en sorte que, par une disposition que la simplicité de son explication ne rend pas moins singulière, le côté droit d'Eng se trouve beaucoup plus semblable au côté gauche de Chang, et réciproquement, qu'à l'autre moitié de son propre corps. » Il sera extrêmement curieux plus tard, si nos jumelles vivent, de vérifier si ces modifications se sont produites, surtout que nous pouvons en prévoir, dès maintenant, la possibilité, par suite de la position favorite des enfants l'une vis-à-vis de l'autre, Doodica habituellement à gauche du spectateur, Radica habituellement à droite.

Is. Geoffroy-Saint-Hilaire protestait également contre la concordance absolue des fonctions chez les Frères Siamois, comme se plaisaient à le répéter les journaux, et comme le disaient d'ailleurs eux-mêmes Chang et Eng. « Les deux Siamois sont entre eux, si l'on peut s'exprimer ainsi, à l'unisson. Tel est leur état habituel, mais non leur état constant et nécessaire ; et toute assertion qui tend à dépasser cette limite exagère la vérité et tombe dans l'erreur. Ainsi il est faux que les deux frères éprouvent toujours au même moment et au même degré le sentiment de la faim, que les plus légères indispositions de l'un soient toujours ressenties par l'autre, enfin que leur sommeil commence et finisse toujours au même instant, tellement que jamais l'un d'eux n'ait pu voir son frère endormi : phénomènes assurément très remarquables s'ils étaient vrais, mais qu'il est temps de retrancher, comme autant d'ornements faux et trompeurs, d'une histoire qui doit puiser tout son intérêt dans un récit simple et sévère des faits. »

Les xiphopages sont relativement communs : il y en a, tous bi-mâles ou bi-femelles, dans beaucoup de collections publiques, et nous croyons nous rappeler qu'il en existe plusieurs cas dans la collection de la Société anatomo-pathologique. Mais bien que, de tous les types de monomphaliens, ce soit celui qui s'écarte le moins du type normal, les relations de cas de xiphopages vivants, ayant atteint un certain âge, sont rares.

Is. Geoffroy-Saint-Hilaire rapporte un cas observé, vers 1684, par Drosten et Valentin; le cas de deux fillettes xiphopages séparées avec succès par König, vers la fin du XVII^e siècle, d'abord au moyen d'une ligature de plus en plus serrée, puis à l'aide de l'instrument tranchant; le cas de deux fillettes nées dans l'Inde anglaise, en 1804, et encore en vie en 1807; enfin le cas des Frères Siamois. Nous ignorons si, depuis ces derniers, de nouveaux monstres xiphopages vivants ont encore été exhibés. Ce sont, d'ailleurs, les seuls qui aient été décrits à un point de vue scientifique.

En terminant, je me plais à adresser mes remerciements bien sincères à M. de Nobele, qui m'a été d'un précieux concours en m'aidant à recueillir les mensurations que j'ai données.

DISCUSSION.

M. DOLLO fait valoir les considérations d'embryogénie qui militent en faveur de l'inversion des organes splanchniques. *A priori*, dit-il, et sans avoir examiné le cas, je suis certain de l'inversion, et j'engage vivement M. Jacques à vérifier le fait, s'il en a l'occasion.

M. HEGER. — J'estime que M. Jacques ne pourrait assez insister sur la séparabilité de ces jumelles au double point de vue anatomique et chirurgical, car on ne pourrait en réalité faire valoir aucun argument contre cette opération. L'intérêt que peuvent avoir les parents ou le barnum à maintenir l'état actuel ne me touche que fort peu. Comme le dit notre collègue, au nom de la morale, la société doit sa protection à ces êtres contre ceux qui les exploitent.

PRÉSENTATION DE PIÈCES.

M. PROUST présente une belle série de pièces néolithiques recueillies dans les environs de Couture-Saint-Germain.

M. TIBERGHIEU montre une hache polie en grès recueillie dans le sud du Luxembourg, dans le voisinage d'Herbeumont. Il aurait

existé, paraît-il, dans le pays un dolmen que l'ignorance et la rapacité du propriétaire ont, comme toujours, laissé détruire. A ce propos, M. Tiberghien insiste pour que la Société fasse les démarches nécessaires pour la conservation des polissoirs que M. Cels a signalés à Virton.

M. LE SECRÉTAIRE dit que la Société agira dès qu'elle sera en possession du rapport de M. Cels.

COMMUNICATIONS DIVERSES.

M. VANDEN BROECK appelle l'attention de la Société sur une communication récente de M. Carnot à l'Académie des sciences de Paris. Il résulterait des recherches entreprises par ce savant que la teneur en fluor des ossements fossiles serait un critérium à peu près sûr de leur antiquité. C'est ainsi que des ossements humains de l'époque quaternaire contiendraient six fois moins de fluor que des ossements humains modernes. Le fait serait intéressant à vérifier et mériterait de tenter les membres de la Société qui s'occupent de chimie.

M. CELS. — Le volume de l'*Annual report of the board of regents of the Smithsonian Institution, ... to July 1890*, renferme un article de M. le professeur Otis T. Mason, intitulé : *Progress of anthropology in 1890*. Cet article contient, entre autres choses, un exposé, illustré de figures, des différentes façons de tailler les instruments en pierre, tels que pointes de flèches, grattoirs, couteaux, etc. Les figures 3 et 4 représentent la taille du silex, à peu près telle qu'elle a été décrite par M. de Pauw et par moi dans le tome IV du *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, p. 246 (1885). Les faits rapportés par Mason, relatifs à la percussion indirecte, observés, entre autres, par Catlin chez les Apaches, ratifient entièrement notre manière de voir.

Dans son remarquable ouvrage, *Les âges de la pierre* (traduit par M. E. Barbier, Paris, 1878), le savant John Evans signale l'emploi probable, dans la taille du silex, d'un outil qu'il appelle « emporte-pièce. » La figure 189 représente un noyau de silex de grandeur naturelle. « Je l'ai trouvé moi-même à Weaverthorpe (Yorkshire), dit cet auteur. J'ai déjà émis l'opinion que, pour enlever des éclats aussi petits que ceux fournis par ce noyau, on devait, au lieu de porter les coups directement avec un marteau, se servir d'une sorte d'emporte-pièce (p. 269). »

Page 408, il revient encore sur l'emploi des mêmes instruments :
« Quand l'instrument est droit, comme celui que représente la figure 347, il servait très probablement de poinçon ou d'emporte-pièce, que l'on employait avec un maillet pour enlever des éclats dans la fabrication des pointes de flèches et d'autres articles analogues. »

Je tiens d'autant plus à signaler les passages ci-dessus de J. Evans, qu'ils m'avaient échappés lors de la publication de mon travail sur « La taille du silex » (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, t. IX, p. 246), en collaboration avec M. de Pauw. J'ajoute qu'ils m'ont quelque peu surpris, étant données les affirmations si catégoriques exprimées par le même auteur à la page 22 de son intéressant ouvrage.

La séance est levée à 11 heures.
